

Carol, Claire Morgan versus Patricia Highsmith

Núria Añó

Ecrivaine

web@nuriaanyo.com

Rebut: 25 Agost 2013

Acceptat: 3 Novembre 2013

RESUM

***Carol*, Claire Morgan versus Patricia Highsmith**

La novel·la *El preu de la sal* de Claire Morgan vengué prop d'un milió d'exemplars als 50 i es convertia en un clàssic de la literatura lèsbica a l'Amèrica del Nord. Durant els anys 80 es reeditava amb el títol de *Carol*, i el 1990 l'autora de suspens Patricia Highsmith deixà d'amagar-se sota aquest pseudònim; l'escriptora havia temut que la classifiquessin "d'autora lesbiana", fet que hauria malmès la seva vida. A finals dels anys 40 es publicaven algunes novel·les sentimentals de temàtica homosexual, però coincidien totes elles en el final tràgic. *El preu de la sal* tenia quelcom que la diferenciava de la resta. Per primera vegada no moria cap de les protagonistes i totes dues acceptaven l'atracció mútua que sentien en un món que no ho permetia. Highsmith, que inclou matisos homosexuals en molts personatges d'obres seves, ens proposa, a través del personatge de Carol, pendent del divorci i de la custòdia de la seva filla quan coneix Therese, conèixer el preu que haurà de pagar per obtenir la seva llibertat.

MOTS CLAU

Literatura homosexual, visibilitat lèsbica, pseudònim, Amèrica del Nord, anys 50.

RÉSUMÉ

***Carol*, Claire Morgan vs Patricia Highsmith**

Le roman *Les Eaux dérobées* de Claire Morgan fut vendu à peu près à un million d'exemplaires dans les années 50 et devint un classique de la littérature lesbienne en Amérique du Nord. Pendant les années 80 fut réédité sous le nom de *Carol* et en 1990 l'auteure de littérature de suspense Patricia Highsmith ne

se cachait plus sous un pseudonyme; l'écrivaine avait eu peur d'être classée comme écrivaine gay, fait qui aurait eu une mauvaise influence sur sa vie. A la fin des années 40, on publiait quelques romances de thématique homosexuelle, mais qui s'accordaient toujours par la fin tragique. *Les Eaux dérobées* avait quelque chose qui le différenciait des autres romans. Pour la première fois aucune des deux protagonistes ne mourait pas et les deux acceptaient l'attirance mutuelle que les poussait l'une vers l'autre dans un monde où cela n'était pas permis. Highsmith, qui met des nuances homosexuelles dans plusieurs personnages de ses autres œuvres, se propose, à travers le personnage de Carol, qui attend son divorce et la garde de sa fille quand elle connaît Therese, de nous faire connaître le prix que cette femme doit payer pour obtenir sa liberté.

MOTS CLÉ

Littérature homosexuelle, visibilité lesbienne, pseudonyme, Amérique du Nord, années 50.

RESUMEN

Carol, Claire Morgan versus Patricia Highsmith

La novela *El precio de la sal* de Claire Morgan vendió cerca de un millón de ejemplares en los 50 y se convertía en un clásico de la literatura lésbica en Norteamérica. Durante los años 80 se reeditaba con el título de *Carol*, y en 1990 la autora de suspense Patricia Highsmith cesó de esconderse bajo ese seudónimo; la escritora tuvo miedo de que la tacharan de autora lesbiana, hecho que habría dañado su vida. A finales de los años 40 se publicaban algunas novelas románticas de temática homosexual, pero coincidían por regla general en el final trágico. *El precio de la sal* tenía algo que la diferenciaba de las demás. Por primera vez ninguna de sus protagonistas moría y las dos aceptaban la atracción recíproca que sentían en un mundo que no lo permitía. Highsmith, que incluye a menudo matices homosexuales en muchos personajes de sus obras, nos plantea, a través del personaje de Carol, pendiente de un divorcio y de la custodia de su hija en el momento que conoce a Therese, el precio que deberá pagar para obtener su libertad.

PALABRAS CLAVE

Literatura homosexual, visibilidad lésbica, seudónimo, Norteamérica, años 50.

ABSTRACT

Carol, Claire Morgan vs. Patricia Highsmith

The novel *The Price of Salt* by Claire Morgan sold nearly one million copies in the 1950s and was popular among lesbians in North America. During the 1980s

as part of the release it was published under the title *Carol*, and in 1990 the crime fiction writer Patricia Highsmith stopped hiding behind a pseudonym, the author feared of to be labeled as a lesbian author, the fact is that it would have caused damage to her life. In the late 1940s were published some gay romance novels, but most of them had in common the tragic ending. *The price of salt* had something different to others. For the first time any of their female characters died and both accepted the mutual attraction they felt in a world that did not allow it. Highsmith, which often includes homosexual undertones in many of her characters, poses through the character of Carol, awaiting a divorce and trying to get her daughter's custody when she meets Therese, the price she's got to pay for her freedom.

KEYWORDS

LGBT Literature, lesbian visibility, pseudonym, North America, 1950s.

I. Claire Morgan et *Les Eaux dérobées*

L'année 1952 on publiait un roman de fiction lesbienne intitulé *The price of salt*¹ ; cette première édition² est passée assez inaperçue. Les romans de plus de qualité qui traitaient des rapports homosexuels bénéficiaient d'un format relié, un type de publication qui rendait le produit plus cher surtout si on le compare à d'autres éditions moins chères telles que celles de poche. Si nous ajoutons à cela la thématique traitée, le tirage était plutôt faible. Nous sommes, donc, en train de parler d'ouvrages qui, malgré leur qualité, ne parvenaient pas à un nombre de lecteurs très élevé.

Claire Morgan, l'auteure, n'avait rien publié auparavant ; il s'agissait d'une parfaite inconnue. Mais, le lecteur pouvait en apprécier l'innovation et la fraîcheur. En outre, quelque chose différenciait ce roman d'autres de thème lesbien qu'on publiait, car *Les Eaux dérobées* avait pour la première fois une fin heureuse. Les critiques du moment jugèrent le roman avec un mélange de

¹ Publié en France pour la première fois en 1985 sous le titre *Les Eaux dérobées / Carol*, édité par Calmann-Lévy.

² Claire MORGAN, *The price of salt*, Coward McCann, New York, 1952.

confusion et de respect. Mais l'année suivante, en 1953, la maison d'édition Bantam Books en lançait une édition de poche ; le succès fut immédiat. Le roman ne connaîtra pas de nouvelles éditions jusqu'aux années 80 ; il fut publié par Naiad Press³ avec un titre différent : *Carol*.

Claire Morgan s'était fait connaître avec cette œuvre qui avec le temps deviendrait une œuvre classique de la littérature lesbienne. Mais, malgré le pas du temps, elle préférait maintenir l'anonymat et après ce succès elle n'avait pas produit d'autre ouvrage, comme il arrivait à d'autres auteures qui avaient traité la même thématique comme Vin Packer ou Ann Aldrich (pseudonyme de la romancière américaine et aussi reporter de la réalité lesbienne, Marijane Meaker, qui avait vendu plus d'un million d'exemplaires avec le roman *Spring Fire*⁴, pour ne citer qu'un exemple) ou Ann Bannon (pseudonyme de l'écrivain américaine aussi Ann Weldy, qui nous présentait des situations très vives, qui portaient le public lecteur à une identification facile ; en plus elle mettait en scène des personnages reparaisant tout au long de la série, comme celui de son héroïne la plus estimée, Beebo Brinker⁵).

II. Un silence de trente-huit années

Une nouvelle surprise attendait en 1990 le public quand Naiad Press éditait à nouveau *Carol*. En ce moment l'auteure réelle qui se cachait derrière une autre apparence était associée publiquement à ce livre. De cette façon, Claire Morgan, pseudonyme affiché pendant trente-huit années, s'effaçait devant la grande écrivaine qui était Patricia Highsmith.

Highsmith avait été obligée à le publier sous un pseudonyme, car publier un roman sentimental sur deux femmes au commencement des années 50 aurait nui à sa vie personnelle et elle aurait été classée d'immédiat comme « écrivaine

³ Maison d'édition consacrée exclusivement à la littérature lesbienne et féministe, fondée l'année 1972 par l'écrivaine Barbara Grier, éditrice de la revue lesbienne *The Ladder*. Cette revue était mensuelle et le premier numéro fut publié en 1956.

⁴ *Spring Fire* fut publié par Gold Medal Books en 1952, la même année de la parution de *Les Eaux dérobées*. *Spring Fire* trouvait son inspiration dans un épisode de la vie d'étudiante de l'auteure avec une fille plus âgée qu'elle. Le livre raconte l'histoire de deux femmes, Mitch et Leda. Mais, à la fin du récit, nous nous rendons compte que Mitch trouve d'autres amis et s'aperçoit qu'elle n'a jamais aimé Leda et, à son tour, celle-là a une crise nerveuse et échoue dans une maison de santé.

⁵ *The Beebo Brinker Chronicles* comprend six romans que l'auteure avait écrit entre 1957 et 1962. Beebo Brinker répondait au modèle de lesbienne très masculine : elle était intelligente, attirante, chevaleresque, grande, virile, avec une voix rocailleuse et elle avait un aspect physique très remarquable.

lesbienne ». Tout le monde savait que cette auteure n’aimait pas les étiquettes ni être classée dans un genre déterminé. À la préface qui accompagnait *Carol* dans son édition de 1990, elle en fait état.

Lorsque *L’inconnu du Nord-Express* fut publié, et peu de temps après vendu à Alfred Hitchcock qui souhaitait en faire un film, mes éditeurs et mon agent me conseillèrent: “Écrivez un autre livre du même genre, pour renforcer votre réputation de...” De quoi? [...] Et du jour au lendemain j’étais devenue un écrivain “à suspense”, bien que dans mon esprit *L’inconnu...* n’appartînt à aucune catégorie [...] Si je devais écrire un roman sur une liaison entre lesbiennes, allais-je être étiquetée comme auteur de livres lesbiens?⁶

D’autre part, la maison d’édition Harper & Bros, qui avait publié son premier roman, *L’inconnu du Nord-Express*, refusait *Carol*⁷, et Highsmith dut chercher une nouvelle maison d’édition. Il faut rappeler que le succès de *Les Eaux dérobées*, au moment de son édition en poche, fut immédiat jusqu’au point que les ventes atteignirent presque un million d’exemplaires pendant les années 50.

Souvent on s’identifiait avec l’une des deux protagonistes et le livre bénéficiait du bouche-à-oreille surtout dans les bars homosexuels de Greenwich Village⁸, car il s’agissait de la seule publicité avec laquelle pouvait compter une œuvre de thématique lesbienne.

⁶ Patricia HIGHSMITH, *Carol*, Le Livre de Poche, Paris, 2009, p. 11.

⁷ *Carol* était le titre original prévu par l’auteure. Coward McCann le changeait en 1952 par *The price of salt*, même si Highsmith admit à Marijane Meaker, l’écrivaine et sa compagne sentimentale pendant au moins deux années, que le titre *The price of salt* n’était pas aussi bon que *Carol*. Carol était le nom de l’une des protagonistes, et aussi dans les années cinquante on reprenait ce titre dans son honneur pour l’anthologie intitulée *Carol in a thousand cities*, car ce titre est une citation mémorable tirée du livre. Marijane Meaker, sous le pseudonyme d’Ann Aldrich éditait *Carol in thousand cities* en 1960 chez Gold Medal Books. Dans le livre on parlait ouvertement de lesbianisme avec toute une série de textes et d’essais de qualité, parmi lesquels occupaient une place remarquable ceux de Sigmund Freud, Simone de Beauvoir, Clara Thompson, Guy de Maupassant et Françoise Mallet-Joris. On peut y trouver aussi le dernier chapitre de *Les Eaux dérobées* de Claire Morgan.

⁸ Marijane MEAKER, *Highsmith. A romance of the 1950s*, Cleis Press, San Francisco, California, 2003, p. 1.

III. Patricia Highsmith et la toile de fond des années 50

Highsmith avait conçu *Carol* à la fin de 1948, quand elle avait terminé son premier roman, *L'inconnu du Nord-Express*, qu'elle n'avait pas encore publié. Avant cela il y a quelques brefs récits qu'elle publiait dans des revues, mais elle n'était pas encore connue.

Elle publie *Les Eaux dérobées* à un moment où en Amérique commençaient à paraître, de temps en temps, quelques romans de thématique homosexuelle ; il faut tenir compte que dans la plupart on traitait les rapports entre deux hommes. Ces romans avaient vers les années 40 une fin tout à fait tragique.

Il est évident que les ouvrages de thématique homosexuelle étaient lus non seulement par le public homosexuel mais aussi par beaucoup d'hétérosexuels qui avaient de la curiosité envers un secteur de la société qu'ils méconnaissaient et qui survivait dans une communauté surveillée et marginée⁹. Il est nécessaire de rappeler qu'il s'agissait d'éditions très économiques que l'on pouvait trouver n'importe où et qui constituaient un divertissement bon marché et de consommation. Entre 1955 et 1969 on écrivait plusieurs romans d'amour de fort tirage, quelques-uns profitaient de la confusion de mots avec des titres qui se vendaient davantage¹⁰, mais comme leurs thématiques morbides de tous les types n'éveillaient aucun respect, ils n'étaient pas censurés... En ce qui concerne ceux de thématique lesbienne, il s'agissait de sous-produits culturels complexes qui montraient deux femmes physiquement et sexuellement avec lesquelles les femmes homosexuelles, qui les lisaient, s'identifiaient à cause de leur manière de s'habiller, de parler ou d'éprouver les sentiments. Parmi ces romances, il y en avait de toute sorte, mais certains comme ce texte possédaient une véritable qualité qui les faisait devenir rapidement des classiques clandestins, car pour beaucoup de lectrices des années 50 et 60, disposer d'un de ces exemplaires était la seule référence pour une identité lesbienne antérieure au féminisme.

Les éditions de poche avaient des couvertures très voyantes de deux femmes, par exemple *Odd girl out*, d'Ann Bannon où l'une d'elles semblait assommée par le poids de l'homosexualité¹¹. D'autres fois, il arrivait le

⁹ Robert GIARD, *Particular voices: portraits of gay and lesbian writers*, The MID Press, Cambridge, 1997, p. xxi.

¹⁰ La maison d'édition Gold Medal Books en publiant le titre *Spring fire* de Vin Packer cherchait à confondre plus d'un lecteur qui voulait lire *The fires of spring* de James A. Michener.

¹¹ Bannon manifestait à l'édition de ce roman publiée par Cleis Press en 2001 qu'elle n'avait pas pu choisir le titre ni décider non plus sur la couverture quand Gold Medal Books en 1957 avait publié

contraire, on montrait deux femmes à demi nues dans une chambre. Les éditeurs les commercialisaient en pensant surtout à un public masculin, comme un phantasme érotique. Ils s'assuraient aussi qu'à la partie supérieure ou inférieure de la couverture on puisse trouver quelques lignes provocantes de façon à attirer l'attention du public homosexuel. Ainsi, celui qui trouvait des mots-clé comme *strange* (bizarre) ou *twilight* (crépuscule), s'apercevait que le livre appartenait au domaine lesbien.



Couvertures en édition de poche de deux femmes dans les années cinquante.

Ces romans étaient des produits de grande consommation, ils arrivent partout et les lesbiennes les plus isolées des villages les plus petits, les lisaient et elles se rendaient compte qu'elles n'étaient pas seules au monde. Joan Nestle, écrivaine et aussi lectrice dans ces années difficiles, en parlait ainsi¹²: « L'acte de prendre l'un de ces livres de l'étagère de la droguerie et le payer à la caisse était une action terrible et difficile pour beaucoup de femmes. [...] Ces volumes étaient si menaçants que les femmes les cachaient, les brûlaient ou les jetaient. »¹³ De la même manière, les éditeurs qui les publiaient devaient assurer que sa maison d'édition ne faisait pas du prosélytisme¹⁴ de ce thème. Highsmith signale dans une postface de l'année 1983 :

cette œuvre. D'autre part, *Odd girl out*, est devenu le deuxième livre le plus vendu de l'année.

¹² Discours d'introduction pour l'exposition *Queer Covers: Lesbian Survival Literature* qui eut lieu l'année 1993 aux Lesbian Herstory Archives de Brooklyn, NY.

¹³ Christopher NEALON, *Foundlings: Lesbian and Gay Historical Emotion Before Stonewall*, Duke University Press Books, 2001, p. 149.

¹⁴ Dick Carroll, éditeur de Gold Medal Books, expliquait à ses auteurs de thématique homosexuelle que, étant donné que les manuscrits lui parvenaient par la poste et que les inspecteurs postaux

L'un des héros, sinon les deux, devait s'ouvrir les veines, se noyer dans la piscine d'une belle propriété, ou dire adieu à son partenaire après avoir décidé de passer à l'hétérosexualité. L'un des personnages, homme ou femme, devait prendre conscience de l'erreur profonde de sa conduite, de la misère qui l'attendait et devait se conformer aux normes.¹⁵

La formule de la fin tragique dans les livres de thématique lesbienne était constante. D'ici, le courage de l'auteure de rompre avec les normes. Cela enthousiasmait les lecteurs, car ils se trouvaient devant ce texte où, pour la première fois, aucune des deux protagonistes ne mourait et les deux acceptaient l'attirance mutuelle dans un monde qui ne l'admettait pas. En somme, cette œuvre défiait tous les stéréotypes précédents sur l'homosexualité féminine ! Mais malgré la fin positive, choisie par l'auteure, la nouveauté pour cette sorte de romans sentimentaux ne signifierait un avant et un après, car même au long des années 60 bien peu d'œuvres jouissaient d'une fin heureuse¹⁶.

IV. Carol et Therese

L'idée de l'écriture de *Carol* naît quand Patricia Highsmith travaillait dans de grands magasins de Manhattan pendant la campagne de la Noël. Un matin, au département de jouets une femme blonde très élégante, seule, se présenta ; d'après l'auteure elle semblait irradier de la lumière. Cette attirante cliente s'approcha du comptoir où Highsmith travaillait et lui acheta une poupée. Quelque chose de si quotidien qui devient, cependant, pour l'auteure l'inspiration pour le personnage de Carol.

étaient à l'affût, ils ne pouvaient se permettre aucune référence mettant en relief un certain charme de cette manière d'entendre la vie.

¹⁵ Patricia HIGHSMITH, *Carol*, Le Livre de Poche, *op. cit.*, p. 311.

¹⁶ Avec l'œuvre *I am a woman*, Ann Bannon réussissait l'année 1959 à rompre à nouveau avec la tendance constante de la fin tragique ou, en tout cas, avec celle où les principaux personnages ne pouvaient pas continuer la relation homosexuelle qu'ils maintenaient; ce livre, dont les protagonistes étaient Laura et Beebo, se termine par la déclaration d'amour de la première et le départ des deux bras dessous, bras dessous. Ou le mythique *Desert of the heart*, de Jane Rule, qu'en 1964 était seulement publié en format relié. Ses protagonistes sont Evelyn, professeure d'anglais qui attend le divorce et Ann, une jeune fille qui travaille à un casino. Ann trouve en Evelyn l'amour de sa vie, amour partagé ; elles finiront ensemble, après certaines crises, la plupart provoquées par le rejet social de l'Amérique profonde et par Evelyn, pour qui ce sentiment est tout à fait nouveau.

Au livre nous trouvons quelques coïncidences entre cette histoire réelle et celle qui est racontée dans la fiction car, Therese Belivet, la protagoniste la plus jeune, a seulement 19 ans, elle développe le même travail dans un département de jouets et les deux le font pour gagner un peu d'argent¹⁷ ; l'une et l'autre ont d'autres aspirations créatives. Therese, comme décoratrice de scénarios, Highsmith évidemment comme écrivaine mais surtout dans ses commencements, partageant cette tâche avec d'autres très imaginatives comme l'écriture de la bande dessinée. Toutes les deux trouvent la liberté personnelle à Manhattan à travers un travail rémunéré. Il nous surprend quand à *Carol* pointe le sceau plus Highsmith : « Elle voulait travailler, passer deux semaines au milieu de gens nouveaux, partager le même genre d'occupation que des millions de personnes. Elle avait envie de se mettre dans les chaussures d'une autre. »¹⁸

En ce qui concerne l'autre personnage féminin du livre, de la même manière que la cliente réelle, Carol Aird achète une poupée dans des grands magasins et les deux ont des enfants, un niveau économique meilleur et plus de trente ans.

Dans le livre, après la première impression respective de Therese et Carol au comptoir de poupées, Carol laisse une adresse pour qu'on lui envoie son achat à la maison et Therese va profiter de cela pour lui écrire une carte postale de Noël. Après el se reverront à nouveau.

Carol est une femme attirante qui est en train de divorcer de son mari. Nous la découvrons à travers les yeux de Therese, plus solitaire et timide, mais qui à chaque rencontre, aime davantage Carol, elle éprouve des sentiments profonds qu'elle ne peut pas réprimer. Therese a depuis un certain temps un petit ami, Richard, un jeune homme avec lequel elle n'a presque rien en commun, quelqu'un avec qui elle ne désire pas avoir de rapports sexuels. Elle ne l'aime pas et malgré cela, elle se sent coupable, elle sait qu'elle est sur le point de s'engager avec lui et elle n'en a pas envie. Le livre approfondit la psyché de cette jeune fille qui découvre peu à peu son homosexualité :

“Maintenant, fais un vœu”, dit Richard.

Therese fit un vœu. Carol.¹⁹

¹⁷ Víctor SIURANA (éd.), *Viatges a l'interior de la novel·la*, Cycle de conférences, Institut d'Estudis Ilerdencs, Lleida, 1987, p. 63.

¹⁸ Patricia HIGHSMITH, *Carol*, Le livre de Poche, *op. cit.*, p. 284.

¹⁹ *Ibid.*, p. 102.

Même si plus loin dans le temps, à l'internat où se passait l'enfance de Therese, après la mort de son père, elle sent déjà la charmante sévérité de sœur Alicia :

Surgissant au détour d'un couloir, voguant entre les tables du réfectoire, sœur Alicia en mille endroits, la repérant entre toutes de ses petits yeux bleus, car elle la distinguait des autres pensionnaires, Therese le savait – et pourtant ses lèvres minces dessinaient toujours le même trait dur et rose.²⁰

L'importance du regard dans les personnages de Highsmith est vue à partir de la nudité la plus pure comme un signe qui révèle d'un côté et identifie de l'autre. Il faut mettre en valeur les yeux de Carol au moment où elle se trouve devant le comptoir de poupées des magasins Frankenberg : « Ses yeux se transformèrent en même temps qu'elle sourit, s'éclairèrent de ce feu pâle et gris qui semblait presque familier à Therese. »²¹

D'autre part, quand le mari de Carol, Harge, rencontre pour la première fois Therese à la maison, soupçonne immédiatement leurs rapports. Car elle avait admis il n'y avait pas longtemps qu'une fois elle avait eu des relations avec son meilleure amie Abby, à cause de cela, quand Carol le raconte à son mari, il se mit en colère et il emporte leur fille, Rindy, et tout au long du livre les deux vont lutter pour la garde de l'enfant, tandis qu'ils attendent le résultat du divorce.

De la même manière Richard, le compagnon de Therese, lui reproche qu'elle soit tombée amoureuse d'une femme plus âgée et riche qui établira les règles de leur relation et quand elle le voudra, la quittera. Des mots qui montrent son mépris et son reset postérieur, ainsi comme le manque de compréhension et les reproches qu'il continue à lui asséner par lettre tout au long du voyage que Carol et Therese vont initier en voiture pour quitter toute cette atmosphère.

Pendant le voyage les sentiments de l'une envers l'autre affluent. En même temps le mari de Carol contracte un détective qui les poursuit partout, avec l'intention de recueillir la preuve pour incriminer sa femme comme homosexuelle et que le procès soit favorable pour lui. Le détective représente d'une certaine manière les yeux du monde, de la société hypocrite qui les entoure.

²⁰ *Ibid.*, p. 18.

²¹ *Ibid.*, p. 50.

Elle venait de comprendre ce qu'elle n'avait que vaguement pressenti jusqu'alors, que le monde entier était prêt à devenir leur ennemi. Ce n'était plus de l'amour, du bonheur qu'il y avait entre elle et Carol, mais une sorte de monstre qui les tenait chacune prisonnière.²²

Carol a la certitude qu'elle perdra la garde de sa fille si elle n'abandonne sa relation avec Therese, car ce fait aura des conséquences sur le droit de visite qu'elle puisse réussir à avoir. Avec un mélange bizarre de sentiments maternels et de peur, elle se voit obligée à quitter Therese pour pouvoir lutter vraiment pour sa fille. Quand Carol part, les deux demeurent presque incommunicuées et Therese continue le voyage prévu toute seule, en retrouvant beaucoup de lieux qu'elle a parcouru avec Carol. Il s'agit d'un voyage qui la fait mûrir comme personne, même si, de temps en temps, elle ne peut pas éviter de penser que Carol lui a finalement préféré sa fille. Quand Therese revient à New York, elle essaie de refaire sa vie toute seule. En échange, en ce qui concerne Carol, les preuves obtenues sur son homosexualité sont si nombreuses qu'elle n'a aucune possibilité de rien obtenir. Sauf si elle accepte un accord avec son ami que lui interdira de revoir Therese ou n'importe quel autre femme si son mari soupçonne des rapports sexuels avec elle...

Malgré la débâcle que pour Carol suppose la perte totale de la garde de sa fille ou la vente de la maison où elle habitait, elle a encore le courage de commencer à zéro. Celui-ci paraît être le prix proposé par Highsmith pour la liberté de Carol en tant que femme et pour la récupération de sa relation avec Therese.

V. La position de Highsmith vers le lesbianisme

Patricia Highsmith a été une auteure courageuse qui réussissait dans la littérature lesbienne la première fin heureuse publiée. Mais ce n'était pas la première écrite. D'après ce qu'elle dit, dans sa préface de 1983, plusieurs écrivains²³ de cette époque étaient pressonnés et ils devaient changer les fins qu'ils avaient proposées par d'autres.

La maison d'édition qui publia *Les Eaux dérobées* en édition de poche²⁴ reçut pendant plusieurs années des lettres adressées à ce pseudonyme de Claire

²² *Ibid.*, p. 248.

²³ Marijane MEAKER, *Highsmith. A romance of the 1950s*, Cleis Press, *op. cit.*, p. 4.

²⁴ Claire MORGAN, *The price of salt*, Bantam Books, New York, 1953.

Morgan. Elles arrivaient de tous les endroits possibles des Etats-Unis, de la plus grande ville jusqu'au plus isolé et petit bled. Les lecteurs lui étaient reconnaissants parce que son livre ne portait pas une condamnation morale sur le lesbianisme. Plusieurs personnes s'identifiaient avec l'histoire et lui faisaient parvenir des phrases de la sorte : « Nous ne nous suicidons pas tous, et beaucoup d'entre nous s'en sortent très bien. »

Si nous revenons à nouveau au livre nous pouvons constater qu'il présente des phrases d'une grande véracité surtout en ce qui concerne la phase de la découverte de l'homosexualité. Dans l'exemple suivant Richard et Therese se trouvent à moins d'un an avant de se compromettre formellement et de passer le restant de leur vie ensemble. Ils y sont seulement séparés par un voyage à Europe qu'ils ont prévu au mois de mars et après, quand ils reviendront à la routine que les deux connaissent bien, Therese a la certitude qu'il lui demandera de l'épouser. Devant ce coup de pinceau de vie planifiée, manquée d'émotions même avant d'être commencée, nous nous affrontons à un élément nouveau : Carol. Non pas elle tout à fait, mais la sensation provoquée par ce personnage dans l'intérieur de Therese, l'élément qui amène le désordre dans le scénario antérieur sans s'y opposer pratiquement : « Il balançait leurs mains jointes en marchant. Tout comme s'ils étaient amoureux, pensa Therese. Cela ressemblait à l'amour, ce qu'elle ressentait pour Carol, sauf que Carol était une femme. »²⁵

Une fois assimilé cela, non pas montrée dans le livre d'un point de vue provocateur de dilemmes ou allumeur de rejet social ou religieux de l'époque – il faut rappeler que Therese étudiait dans une école épiscopaliennne –, sinon que pour Highsmith tout est très simple, car il s'agit d'une acceptation faite à travers l'amour que Therese ressent pour Carol. Et Carol, à son tour, pour Therese. Donc, un amour partagé de deux personnes qui, comme plusieurs couples de l'époque, aiment la musique, les cigarettes, les cocktails, la nuit et, en somme, vivre la vie intensément.

Highsmith comptait avec un avantage important si l'on la compare à d'autres auteurs de cette thématique. Quand *Les Eaux dérobées* voyait le jour, elle avait déjà publié *L'inconnu du Nord-Express*, et elle avait certainement un agent littéraire, et en plus le succès fourni par le film²⁶ lui permettait de refuser la proposition d'un éditeur concernant la fin ou l'élimination de fragments comme celui qui suit qui parle de la première nuit où Therese et Carol vivent

²⁵ Patricia HIGHSMITH, Carol, Le livre de Poche, *op. cit.*, p. 63.

²⁶ Le film *Strangers on a train*, fut dirigé par Hitchcock en 1951, seulement une année après la publication de ce grand succès d'Highsmith.

une expérience sexuelle : « Carol devant ses yeux et la tête de Carol qui, maintenant, reposait contre la sienne. Et elle n'avait pas à demander si c'était "bien comme ça", personne n'avait à le lui dire, parce que le moment n'aurait pu être plus parfait. »²⁷

Carol est superficielle, ouverte, gaie, quelqu'un qui partage facilement tout ce qu'elle a. Mais quand les problèmes commencent Carol est le personnage mûr. Elle pense qu'elle doit revenir à New York car la garde de sa fille est en péril, à cause de toutes les preuves découvertes apportées par le détective à son mari, elle perd alors tout à fait cette apparence plus amusante qui la caractérisait. Les mauvaises manières utilisées par son mari pour fouiller dans sa vie et dans son intimité, comme la culpabilité par son homosexualité la porteront à douter devant Therese.

- Il en parle encore?

- Non. Est-ce quelque chose dont on puisse parler? Est-ce quelque chose dont on puisse être fier?

- Ou dont on puisse avoir honte?

- Oui. Tu le sais, non? répondit Carol de sa voix égale et claire. Aux yeux du monde c'est une abomination.²⁸

Comme nous avons déjà vue, le thème lesbien est abordé d'une façon très directe dans *Les Eaux dérobées* ou *Carol*. La thématique gai revient dans son roman posthume *Small g : un idylle d'été*²⁹, qui nous fait pénétrer dans l'ambiance des locaux homosexuels, avec une toile de fond de suspense. L'homosexualité est aussi l'un des thèmes principaux du roman *Une créature de rêve*³⁰, où la jeune et séduisante Elsie captive aussi bien les hommes que les femmes. Il faut remarquer la tendance lesbienne d'Elsie, aussi bien que la sexualité ambiguë du personnage le plus récurrent d'Highsmith, Tom Ripley, l'escroc impuni de roman en roman. En résumé, Highsmith présente dans plusieurs romans des nuances homosexuelles dans ses personnages protagonistes ou secondaires.

²⁷ Patricia HIGHSMITH, *Carol*, Le livre de Poche, *op. cit.*, p. 204.

²⁸ *Ibid.*, p. 214.

²⁹ Patricia HIGHSMITH, *Small g : une idylle d'été*, Calmann-Lévy, Paris, 1995.

³⁰ Patricia HIGHSMITH, *Une créature de rêve*, Calmann-Lévy, Paris, 1986.